

## TRADUCTION DE L'EXPOSÉ QUE PETER JOSEPH A DONNÉ À LONDRES LE 25 JUILLET 2009

Le Mouvement Zeitgeist – Londres, Royaume-Uni, 25 juillet 2009

Le titre de cet exposé est « Où en sommes-nous aujourd'hui ? » En m'efforçant de promouvoir les idées du Mouvement Zeitgeist et du Projet Venus, j'ai découvert que 95% des gens qui nous critiquent tendent à ignorer la situation actuelle. C'est avec désinvolture qu'ils critiquent les résumés des solutions que nous proposons et ne se penchent pas sur le processus de pensée qui a débouché sur ces solutions. En réponse à cette attitude, j'ai décidé de me focaliser sur les informations qui pourraient mettre en évidence le besoin urgent de nous éloigner de nos pratiques sociales actuelles, tout en soulignant le processus logique sur lequel le Projet Venus s'appuie pour parvenir à ses conclusions et à ses idées. Nous n'inventons rien. Jacque Fresco ne s'est pas contenté de lancer des idées novatrices, sa pensée rigoureuse s'appuie sur une base quasi-empirique. Nous allons d'abord jeter un regard panoramique sur le mouvement et les principes fondateurs du Projet Venus, puis, dans une première partie, nous allons réfléchir profondément sur la nature du système monétaire et ses conséquences. Dans une seconde partie, nous prendrons davantage de recul pour considérer la condition humaine, la culture et les effets du système social en vigueur. Avant de commencer, je tiens à vous rappeler que je vous ai recommandé de lire le « Guide d'Orientation de l'Activiste » ou de visionner la vidéo qui l'accompagne, car je vais avoir recours aux informations qu'ils contiennent tout en supposant que la majeure partie vous est familière. Si ce n'est pas le cas, attendez-vous à ce que certaines choses vous paraissent très étranges. Cette conférence est la première de deux conférences. La seconde aura lieu dans un futur proche.

Dans ce premier exposé, je vais donc vous entretenir du fait que notre système social est corrompu. La seconde conférence traitera des solutions envisageables. Nous n'allons donc pas parler des solutions, mais du raisonnement sur lequel elles sont fondées. On peut définir le terme « Zeitgeist » comme étant le climat culturel, intellectuel et moral d'une époque. Quant au terme « Mouvement », il implique l'idée de marche ou de changement. Aussi le Mouvement Zeitgeist est-il une organisation qui a pour but de susciter un changement au sein du climat culturel, intellectuel et moral de notre époque. Il s'agit de promouvoir des pratiques qui serviront les intérêts de tous les hommes, quels que soient leurs races, leurs religions, leurs credos ou leurs statuts sociaux artificiels.

Le Mouvement Zeitgeist fonctionne comme une communauté représentative d'une organisation nommée « Le Projet Venus » qui promeut essentiellement un ensemble d'idées conceptuelles et technologiques constituant le travail de toute la vie de Jacque Fresco, concepteur industriel et ingénieur social. M. Fresco et son associée Roxanne Meadows travaillent depuis des décennies pour établir des méthodes techniques et des impératifs éducatifs qui puissent mettre fin au cycle des guerres, à la pauvreté constante et à la corruption envahissante. Leur concept social est fondée sur la conscience environnementale, l'esprit pratique, l'efficacité maximale et, chose d'une importance capitale, a pour but de procurer un haut niveau de vie, de liberté et de bien-être, non à une nation ou à une classe sociale, mais à toute la famille humaine. La matérialisation ultime de ces idées se présente sous la forme d'un nouveau concept social qui tient

compte des dernières connaissances et que l'on peut qualifier d'« Économie Fondée sur les Ressources ». Selon les propres termes de M. Fresco « nous appelons à une complète reconception de notre culture qui affirme que les maux anciens que sont la guerre, la pauvreté, la faim, les dettes et l'innécessaire souffrance humaine sont non seulement évitables, mais encore totalement inacceptables. Si nous sommes moins ambitieux, les problèmes inhérents au système actuel continueront de sévir. » En résumé, une économie fondée sur les ressources utilise les ressources au lieu du commerce. Tous les biens et services sont disponibles sans qu'on ait besoin d'avoir recours à une monnaie, au crédit, au troc ou à n'importe quelle autre forme d'endettement ou de servitude. L'objectif de ce nouveau concept social est de libérer l'humanité des tâches répétitives, non gratifiantes et arbitraires qui nuisent au développement social, tout en encourageant un nouveau système de motivation qui se focalise sur l'auto-accomplissement, l'éducation, la conscience sociale et la créativité. Ceci s'oppose à la vacuité, à l'artificialité et à l'égoïsme qui génèrent la soif de richesse, de propriété et de pouvoir prévalant aujourd'hui. A l'origine de ce concept, il y a la prise de conscience que la gestion intelligente des ressources de la Terre et l'application progressiste de la science et de la technologie modernes, nous permettent de créer une abondance quasi-globale sur cette planète. Nous pouvons ainsi échapper aux conséquences nuisibles de la rareté planifiée et du gaspillage et procurer à toute la population mondiale une qualité de vie bien supérieure à celle que nous connaissons aujourd'hui.

Le Projet Venus tient compte de choses que notre monde moderne mené par la finance a perdue de vue depuis longtemps. Il s'agit des fondements fondamentaux de toute société et de la bonne intelligence nécessaire au maintien du bien-être émotionnel, intellectuel et physique d'une personne. Tous les systèmes sociaux, quelles que soient leur philosophie politique, leurs croyances religieuses ou leurs coutumes sociales, dépendent en dernière instance des ressources naturelles, sans lesquelles une société ne peut fonctionner. En même temps la société est une machine culturelle. Aussi est-il naturel que la culture cautionne les valeurs que défendent les institutions dominantes de la société, indépendamment du bénéfice qu'elle peut tirer de ces valeurs. Autrement dit, la société récolte ce qu'elle sème. Si, par nature, les bases idéologiques d'une société soutiennent l'égoïsme, l'élitisme, la cupidité et la malhonnêteté, il ne faut pas s'étonner d'apprendre quotidiennement que certains membres de la société tombent dans les extrêmes que sont la corruption financière ou la recherche du profit à n'importe quel prix. La société n'est donc pas seulement le produit de la somme des valeurs auxquelles ses membres sont attachés, elle les inculque en plus à chaque nouvelle génération. Il n'y a rien d'étonnant dans le fait que les gouvernements perpétuent les valeurs patriotiques et nationalistes, car s'ils ne le faisaient pas le peuple pourrait ne pas approuver les programmes des États ou leurs guerres. Il n'est pas non plus surprenant que l'Église catholique perpétue l'idée que les hommes sont nés dans le péché, car sinon les gens pourraient ne pas rechercher le secours de l'Église pour être sauvés. Il n'est enfin pas étonnant que les publicités des grandes entreprises, qui renforcent le matérialisme et l'insatisfaction, abondent dans toutes les grandes villes de la planète. Pourquoi ? Car sinon les gens pourraient se contenter de ce qu'ils possèdent et ne pas contribuer à la perpétuation d'entreprises et d'une économie avides de profit. Cependant, en matière d'influence culturelle, rien n'est comparable à l'immense impact psychologique qui résulte du système monétarofinancier. L'argent, contrairement à ce que la majorité des gens croit, n'est pas une ressource naturelle et il ne représente pas non plus des ressources. En fait, selon nos critères logiques, l'usage de l'argent n'est pertinent au sein d'une société que lorsque les ressources naturelles et les mécanismes de production sont rares.

Ainsi est apparu un système dans le cadre duquel on donne aux gens une certaine valeur fiduciaire en échange de leurs capacités et de leur servitude, valeur fiduciaire qu'ils peuvent ensuite échanger contre

des biens soi-disant rares. Malheureusement, notre culture est aujourd'hui complètement inféodée à ce cadre de référence et l'immense majorité des gens considère le système actuel comme aussi irréfutable que le soleil levant et refuse d'envisager un autre mode de fonctionnement de notre société. Il en est même qui sont persuadés de la pertinence de l'argent, car on les a conditionnés à penser que son usage est le fruit d'un libre choix, qu'il est lié à la démocratie, mais la plus grande illusion qu'ils nourrissent est de croire que l'argent est l'outil même de la liberté.

Nous reconnaissons néanmoins que l'argent a pu jouer un rôle positif au cours de notre évolution sociale, mais il n'est pas moins vrai que l'adaptation, le changement et le progrès ne peuvent être stoppés. En effet, grâce au grand progrès de la science et de la technologie, nous avons résolu la plupart des problèmes qui avaient rendu nécessaire le développement du système monétaire. Nous avons à présent les moyens de créer un nouveau paradigme au sein duquel ne seront plus tolérés les produits négatifs du système social actuel, à savoir la guerre perpétuelle, l'exploitation de l'homme par l'homme, la pauvreté et la destruction de l'environnement. Nous affirmons que le prochain pas en avant que nous ferons dans notre évolution sociale ne doit pas être dicté par les opinions d'un groupe de personnes, mais par les composantes de la méthode scientifique que sont les statistiques, les projections, les déductions basiques, les extrapolations, le questionnement, la planification, la mise à l'épreuve, l'enregistrement des données, l'observation, l'analyse et l'interprétation.

Hélas, en dépit du caractère logique, de la clarté et de l'évidence des nouvelles idées, la population continue d'avoir peur de toute forme de changement social. Cette attitude est principalement due à la propagande et à l'endoctrinement auxquels la population est soumise par les pouvoirs établis qui, évidemment, s'efforcent de maintenir leur pouvoir. Ces institutions vont des organisations religieuses aux multinationales en passant par les institutions gouvernementales. En vérité, dans une économie fondée sur les ressources, ce ne sont pas les questions techniques et d'implémentation matérielle qui posent problème. Étant donné que nous avons extrapolé notre analyse, nous savons que c'est techniquement réalisable. Ce qui pose problème, ce sont les valeurs culturelles obsolètes, sujet si délicat. Les valeurs culturelles et les barrières éducationnelles, produits de nos cultures conditionnées, font partie des questions les plus difficiles à analyser.

C'est une des raisons pour lesquelles je fais cet exposé. Je veux que les gens comprennent qu'il faut que nous changions. Et c'est là que le Mouvement Zeitgeist entre en jeu. Nous ne sommes pas ici pour dire aux gens ce qu'ils doivent penser, mais pour partager avec eux des informations statistiques et des valeurs sociales positives avec lesquelles ils puissent s'identifier, et ce dans l'espoir qu'ils prennent conscience des possibilités incroyables que le futur peut nous offrir. Une fois que les gens auront assimilé ces éléments, je crois que la plupart d'entre eux ne pourront plus regarder le monde comme avant. Nous considérerons comme inacceptables les maux qu'aujourd'hui nous trouvons banals et le changement sera en marche. Il y a d'innombrables personnes bien intentionnées et autres organisations activistes. Elles ne cessent de surgir tels des brins d'herbe au printemps et sont toutes admirables et étonnantes. Les terribles problèmes et injustices que connaît notre monde suscitent leur colère. Cependant, comme vous pouvez le constater, très peu d'entre elles proposent de véritables solutions et celles qui en proposent les inscrivent dans le cadre du système actuel, ce qui signifie que l'on accorde très peu d'attention aux racines structurelles du concept social en vigueur.

Le Projet Venus, et par conséquent le Mouvement Zeitgeist, est différent. Notre objectif principal est de mettre en évidence les causes fondamentales de nos problèmes sociaux, car ce n'est qu'en connaissant leur dénominateur commun que l'on pourra trouver des solutions. En effet, la corruption sociale, la pauvreté, la

destruction de l'environnement, l'exploitation humaine, les conflits sociaux et entre personnes ne sont que des symptômes des problèmes fondamentaux et ne sont donc pas dus à telle entreprise multinationale, à une élite démoniaque ou à une législation gouvernementale. Il est important d'avoir conscience de cela pour bien comprendre le monde d'aujourd'hui. Aussi faut-il en finir avec les attitudes irrationnelles du type « c'est nous contre eux ». Il est extrêmement préjudiciable à notre développement que d'accuser constamment autrui, alors même que nous perpétons tous le système qui est responsable de nos maux.

Le vrai problème est le comportement humain. C'est la raison pour laquelle il sera traité dans cet exposé. Sachez déjà qu'il est créé et renforcé par les modèles sociaux auxquels les hommes sont contraints de se plier pour survivre dans une société donnée. Nous sommes les produits de notre société et nul ne peut nier que c'est le fondement de notre système socio-économique et de son cadre environnemental qui a créé la culture mortifère dans laquelle nous baignons. Le système actuel est basé presque exclusivement sur l'exploitation humaine, le gaspillage des ressources et la production superflue. Oui, tel est le bilan de notre système. Quant aux quelques personnes qui constituent le fameux « eux », il s'agit d'une autre distorsion sociale générée et affermie par notre environnement. Ce « eux » est un mythe. Dans *Zeitgeist 1*, je décris « les hommes derrière le rideau » qui forment un groupe spécialisé dans l'économie et contrôlant l'essentiel de la politique du gouvernement. Il est vrai que les banques dirigent le monde depuis toujours, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elles ne sont que le produit d'un système et qu'il en va de même pour les êtres humains qui les dirigent. Il faut que nous luttons contre nos tendances négatives. Le syndrome du « eux » est absolument obsolète. La prochaine fois que vous entendrez quelqu'un parler d'« eux », je vous saurais gré de dire à cette personne qu'elle se trompe et que cette mentalité religieuse est à proscrire. C'est la sempiternelle dualité entre le bien et le mal. De deux choses l'une : soit nous passons le reste de notre existence à écraser les fourmis qui sortent incompréhensiblement de dessous le réfrigérateur, autrement dit, nous tendons des pièges, nous légiférons, soit nous nous débarrassons de la nourriture pourrie qui se trouve derrière le réfrigérateur, car c'est elle la source de tous nos maux. Ceci nous amène à la première partie.

## PREMIÈRE PARTIE : LA DYNAMIQUE MONÉTAIRE ET SES CONSÉQUENCES

Voici un courriel que j'ai reçu d'un docteur en économie quelque temps après avoir lancé la diffusion de *Zeitgeist Addendum*. « Cher cinéaste, mon fils m'a montré la première moitié de votre film le week-end dernier et m'a demandé mon opinion au sujet de la section d'ouverture qui traite des pratiques de prêt liées à la réserve fractionnaire. Je suis docteur en économie depuis douze ans et j'enseigne la macro-économie. Je sais bien sûr qu'on peut créer de l'argent à travers la vente de bons du gouvernement, mais mon analyse superficielle ne m'a jamais permis de percevoir le problème de fond que votre film met en évidence. La création de valeur à travers la dette est en effet, du point de vue de la logique formelle, une condition imposée, source d'insatisfaction, de carence et de servitude publique et cela m'inquiète fort. Je ne saurais dire ce qui m'a le plus choqué : le fait que cela soit vrai ou bien le fait que je ne m'en sois jamais rendu compte, malgré toutes les années que j'ai consacrées à l'étude de l'économie. »

Il est mal vu de penser qu'un individu qui est censé être un expert en tel domaine en raison des récompenses qu'il a reçues ou de ses bonnes références puisse manquer terriblement d'ouverture d'esprit. Et pourtant, dans l'arène intellectuelle, le fait de suivre un curriculum établi peut avoir une telle conséquence. Nous nous fermons cognitivement aux nouvelles idées et réalisations et si en plus elles sortent du cadre que nous connaissons, nous ne nous en rendons même pas compte. Notre perception s'en

trouve restreinte. Jacque Fresco, qui quitta l'école à l'âge de 14 ans, aime à citer l'exemple suivant concernant ce point : tandis que les frères Wright construisaient une machine volante, les experts en physique et les ingénieurs écrivaient des livres démontrant que l'homme ne pourrait jamais voler de quelque façon que ce soit. Apparemment, les frères Wright, qui étaient des mécaniciens de bicyclettes, ne lurent pas ces livres. En d'autres termes, la créativité vous servira toujours mieux que les seules connaissances livresques. En tenant compte de ceci, revenons un peu en arrière et posons une simple question au sujet de la structure économique dans laquelle nous vivons. Quels sont les dénominateurs communs minimaux qui sont requis pour perpétuer une économie de marché ? Premièrement, le travail humain doit être vendu comme une marchandise sur le marché ouvert. Mis à part les investissements et les héritages, presque tout l'argent que l'on perçoit se présente sous la forme de revenus et ces derniers proviennent des salaires qui rémunèrent toutes sortes d'emplois. Il doit donc y avoir constamment des demandeurs d'emplois, sinon l'économie ne pourrait fonctionner. Deuxièmement, l'argent doit être continuellement transféré d'un acteur économique à un autre afin de soutenir ce que l'on appelle la croissance économique. Il s'agit de la consommation constante ou cyclique, à laquelle participent pratiquement tous les membres de la société. Les offres d'emplois sont donc liées à la demande de production. S'il n'existait pas une demande de biens et de services, il n'y aurait pas non plus d'offres d'emplois et la circulation financière prendrait alors fin.

Il est inutile de préciser que ces deux aspects du système, qui sont bien sûr intimement connectés, sont absolument primordiaux pour le fonctionnement du système financier. Si l'un des deux devait substantiellement s'atrophier, l'intégralité de l'économie serait sérieusement compromise et pourrait même devenir obsolète. Sans perdre de vue cette réalité, considérons hypothétiquement certaines variables qui pourraient mettre ce mécanisme en danger. Nous avons d'abord vu que l'on vend le travail comme un produit en échange d'argent. Que se passerait-il si le marché du travail humain devenait innécessaire à la production de biens et de services. Plus précisément, que se produirait-il si la technologie d'automatisation et l'intelligence artificielle atteignaient un niveau d'avancement permettant le remplacement de 40 %, de 50 %, voire de 60 % de la force de travail humaine ? A partir de quel pourcentage de chômeurs se rendrait-on compte que l'intégralité du système est menacée et doit être remise en question ? En ce qui concerne le second point, le besoin de consommation cyclique, que se passerait-il si la circulation d'argent diminuait considérablement en raison des conditions économiques ? Autrement dit, que se passerait-il si les gens n'avaient plus besoin d'acheter continuellement des choses ? Que se passerait-il si, hypothétiquement, on découvrait que les techniques d'optimisation actuelles, la gestion des ressources, la conception et la production, servent à rendre obsolètes les biens les plus courants en y pratiquant toutes sortes de modifications ? Ne saurions-nous pas alors qu'on pourrait leur faire faire un saut qualitatif impliquant une longévité accrue et une maintenance quasi nulle, ce qui signifierait que la plupart des produits pourraient « vivre » aussi longtemps qu'un homme ? On ne peut évidemment pas appliquer cette idée aux biens périssables tels que les aliments, mais si l'on suit ce processus de pensée on peut imaginer que la culture et la production de nourriture pourraient être si aisées et abondantes, grâce bien sûr à la technologie, que l'équation de l'offre et de la demande s'en trouverait bouleversée. La valeur marchande de la nourriture avoisinerait alors zéro.

Envisageons à présent ces questions sous un autre angle en considérant un concept économique classique : « La théorie de la valeur ». Théoriquement, toute chose au sein de la société a une valeur qui se fonde sur deux considérations : la rareté ou la disponibilité des matériaux utilisés et la somme de travail humain nécessaire pour produire un bien ou un service. Par conséquent, si la rareté des matériaux, à la fois en termes de disponibilité des ressources et de qualité, ne posait plus aucun problème et si le travail humain

n'était plus nécessaire pour créer un bien ou dispenser un service, la notion de valeur serait techniquement abolie. Or, comme la plupart d'entre vous le savent probablement déjà, Jacques Fresco et les instigateurs du Projet Venus se sont rendus compte qu'aucune de ces possibilités n'est hypothétique. Nous espérons que l'ensemble de l'humanité en prendra bientôt conscience. Devenue obsolète grâce aux grands progrès des technologies de production, la force de travail humaine est en effet remplacée par les machines. De la même façon, de fortes avancées en matière d'efficacité de production et de gestion des ressources, révèlent qu'il est possible de créer une relative abondance globale ainsi qu'une efficacité productive maximale. Ceci peut être prouvé par l'analyse des statistiques inférentielles concernant les tendances historiques. Il va sans dire que les grandes entreprises nous cachent ces informations et qu'il faut creuser profondément pour les trouver. En ce qui concerne plus particulièrement l'automatisation de la production, la première chose à considérer est l'évaluation statistique du phénomène appelé « chômage technologique ». Depuis trois cent ans, le chômage technologique, qui est causé par l'utilisation des machines comme forces de travail, exclut continuellement un nombre important de personnes des nouveaux secteurs émergents. Le marché actuel de l'emploi se divise en gros en trois secteurs : l'agriculture, qui inclut l'exploitation minière et la pêche, la fabrication industrielle (les biens tangibles) et les services (les biens intangibles).

Comme s'il s'agissait d'une progression sociale quasi-universelle, toutes les sociétés tendent à suivre le même chemin de développement, qui commence lorsqu'elles dépendent de l'agriculture et de l'extraction minière, passe par le développement de la fabrication industrielle d'automobiles, de textiles, de navires, de bâtiments, d'acier et finalement aboutit à un système fondé principalement sur les services. Il est évident que certains pays sont en retard dans ce processus par rapport à d'autres en raison du coût élevé de la technologie requise pour passer au niveau suivant. Il s'agit d'une progression scientifique : elle n'est donc pas liée aux systèmes sociaux ni aux inclinations politiques des pays. Étudions ce phénomène en utilisant les États-Unis en guise d'exemple. Les États-Unis sont bien sûr ma plus grande source d'informations, mais n'oubliez pas que cette analyse peut s'appliquer à n'importe quelle économie. En 1860, 60 % des Américains travaillaient dans le secteur agricole, mais aujourd'hui, grâce aux machines agricoles et à l'automatisation, moins de 1 % d'entre eux travaillent dans ce secteur. Ces avancées technologiques donnèrent également lieu à une révolution industrielle, de sorte qu'en 1950 33 % des Américains travaillaient dans le secteur industriel. De nos jours, ils ne sont plus que 8 % à travailler dans ce secteur en raison de la progression de l'automatisation des machines. Si l'on considère donc que seulement environ 9 % des Américains (ce pourcentage peut varier en fonction des règles d'analyse que l'on utilise) travaillent aujourd'hui dans les secteurs agricoles et industriels, où sont passés les autres ? Dans le secteur des services. La seule chose qui a sauvé le marché du travail américain après la révolution technologique qu'ont connue les secteurs agricoles et industriels, est la fuite des travailleurs vers le secteur des services. De 1950 à 2002, le taux d'emploi dans le secteur des services aux États-Unis est passé de 59 % à 82 %. Le secteur des services est donc de loin le principal employeur des Américains et il en va de même dans tous les autres pays industrialisés. Cet état de choses suscite la question suivante : ce secteur est-il immunisé contre le chômage technologique ? Bien sûr que non. Avec l'avènement de la technologie des ordinateurs versatiles, toute l'industrie des services est également touchée par le remplacement de la force de travail humaine par les machines. Les guichetiers et les caissiers sont remplacés par des kiosques automatiques, les services téléphoniques ont recours à des systèmes de voix automatisés, l'Internet a complètement redéfini la vente au détail, sans parler des systèmes de kiosque sur les marchés physiques, des machines dernier cri qui préparent à manger et des recherches automatisées. Comme l'a si bien dit l'économiste Stephen Roach, « le secteur des services a perdu son rôle de moteur débridé de la création d'emploi. » En Allemagne, le premier restaurant complètement automatisé est entré en fonction. Il utilise des kiosques pour les passages de commandes et les paiements, la nourriture est servie aux clients par un système

entièrement mécanisé et il n'y a donc aucun gaspillage de ressources humaines. Il n'y a aucune raison pour laquelle cette idée ne pourrait être réalisée dans n'importe quel restaurant du monde. En fait, si l'on se met à penser d'une façon créative aux applications de la technologie, on voit des choses isolées ici et là et on lit des articles de journaux qui nous apprennent que telle technologie est capable d'accomplir telle tâche. Si nous appliquons ces innovations créativement, je ne vois pas pourquoi 90 % des personnes qui travaillent pour l'industrie des services ne pourraient être remplacées demain. L'unique raison pour laquelle cela n'a pas encore été fait est que la société se montre rétrograde quand il s'agit de progrès social. Je reviendrai sur ce point un peu plus loin.

Considérons à présent la technologie sous l'angle de la productivité et non plus seulement en termes de chômage. Ce qui est incroyable, c'est que plus le chômage technologique augmente, plus la productivité s'accroît également. Dans les pays industriellement avancés qui constituent le G7, l'emploi industriel ne cesse de diminuer, tandis que la production industrielle ne cesse d'augmenter. Voici le graphique. Il est éloquent. Il va sans dire que cela m'enchant. En vérité, le secteur industriel américain se porte bien, sauf en ce qui concerne le nombre de personnes qu'il emploie. Il est des économistes qui se fondent uniquement sur le critère de l'emploi pour juger de la bonne ou de la mauvaise santé d'un secteur. Selon ce critère, le secteur agricole est depuis des décennies le secteur le plus mal en point, car il ne cesse de perdre des emplois. Cependant, sa productivité a fortement augmenté au siècle dernier. Or, la santé industrielle d'un secteur se mesure à l'aune de la production, de la productivité, de la rentabilité et des salaires. Mais n'oublions pas une chose essentielle : si les travailleurs humains sont remplacés par des machines, ils n'ont pas de pouvoir d'achat et s'ils n'ont pas de pouvoir d'achat ils ne peuvent nourrir l'économie en consommant. Par conséquent, le taux de productivité n'a aucune importance puisque personne ne peut acheter quoi que ce soit. Certains théoriciens appellent ce phénomène, qui implique à la fois l'obsolescence de la force de travail humaine et celle du consommateur, « la contradiction du capitalisme ». Il est bien évident que le haut niveau de production généré par l'efficacité technologique rend les entreprises avides de poursuivre sur cette voie, même si elles seront perdantes à plus ou moins longue échéance. Autrement dit, quel que soit le niveau de la productivité, si les gens n'ont pas de travail, ils ne peuvent rien acheter. Le seul fait que la productivité soit proportionnellement inverse à l'emploi dans tous les secteurs devrait suffire à justifier que l'on passe d'un système centré sur la force de travail humaine à un système où la technologie serait reine. Le système actuel nie littéralement le pic de production et étant donné que nous vivons dans un monde où un milliard de personnes souffrent de la faim, je trouve cette attitude extrêmement despotique.

Et ceci nous amène à l'un des points les plus importants de cet exposé : l'intention sociale. La société doit-elle s'efforcer de créer et de préserver les emplois, ou bien doit-elle s'attacher à maximiser la production et à créer l'abondance ? Elle doit choisir entre ces deux directions. Elle ne peut emprunter les deux voies simultanément. Hélas, nous ne pouvons que constater que l'efficacité sociale est délibérément sacrifiée sur l'autel du statu quo. Permettez-moi de me répéter car je tiens à ce que vous reteniez cette phrase : le système en vigueur sacrifie délibérément l'efficacité sociale. Outre la pression du marché du travail humain, il en est ainsi car vous ne vous rendez pas compte que la technologie peut servir une multitude de fins, dont la production de nourriture, d'énergie et de l'abondance matérielle. A contrario, le système financier est entièrement fondé sur la perpétuation de la rareté et de l'inefficacité. Pourquoi ? Parce que c'est la meilleure façon de s'auto-préserver et de faire du profit. Si une entreprise fabrique une voiture qui peut durer soixante ans sans nécessité de réparation et qui roule sans essence grâce à sa batterie rechargeable, elle n'aura aucune valeur sur le marché. Plusieurs milliards de dollars s'envoleraient en fumée si l'on reconnaissait que l'industrie automobile créatrice de services et consommatrice de pétrole est désormais

obsolète. Cela pourrait se produire aujourd'hui. Pourquoi n'est-ce pas le cas ? Parce que le système économique actuel ne pourrait tout simplement pas fonctionner si son objectif devenait l'efficacité optimale. Ce système est entièrement fondé sur la constriction, au sens économique du terme. La rareté et l'inefficacité sont créatrices d'argent. En revanche, plus une ressource est abondante, moins elle rapporte d'argent. Mais si les problèmes se multiplient, il en va de même pour les occasions de gagner de l'argent. Cette réalité est une maladie sociale. Certaines personnes gagnent en effet de l'argent en plongeant leurs semblables dans la misère et en détruisant l'environnement. Au sein de l'industrie des assurances, on appelle cela le « risque moral ». C'est tout le système qui est un risque moral. L'efficacité, l'abondance et la durabilité sont des ennemies de notre structure économique, car la perpétuation de la consommation nécessite des mécanismes inverses. Il est impératif que vous compreniez bien cela. Une fois que vous aurez bien assimilé ces informations, vous vous rendrez compte que le milliard de personnes qui souffrent de la faim, les innombrables bidonvilles et toutes les horreurs dues à la pauvreté et à la dépravation ne sont pas des phénomènes naturels attribuables à un immuable ordre des choses ou au manque de ressources naturelles. Ce sont les produits de la création, de la perpétuation et de la préservation de la rareté artificielle et de l'inefficacité.

Cerise sur le gâteau, la rareté ne sévit pas seulement sur le marché des biens de consommation et des services, mais concerne également un élément qui influe sur le comportement de toute la société : on fait en sorte que même l'argent en circulation soit constamment limité. Comme il est dit dans *Zeitgeist Addendum*, presque toutes les banques centrales du monde créent l'argent à partir de dettes, à travers des prêts qui sont accordés avec intérêts. Cependant, seul le principal est mis en circulation, ce qui génère un perpétuel déficit en ce qui concerne l'argent en circulation. Les dettes engendrées par ces prêts sont comparables à une cellule de prison virtuelle pour le citoyen moyen, car il est contraint de travailler jusqu'à son dernier souffle pour s'acquitter de ses dettes. Il est l'éternel obligé des banquiers. Il existe un mot pour qualifier cet état : esclavage, esclavage pour dettes. L'argent n'est pas réel et les intérêts encore moins. La dette n'est pas réelle. Tout est illusion. Le monde entier nourrit l'illusion qu'il n'y a pas assez d'argent pour faire ceci ou cela. 98 % des pays du monde sont actuellement endettés vis-à-vis d'autres pays et des banques. En 2009, il s'est confirmé que le monde est en état de récession, ce qui implique une contraction massive de la masse monétaire. Autrement dit, le monde entier est à court d'espèces.

Suis-je le seul à trouver cela absolument incroyable ? Cette stupidité est meurtrière en plus d'être incroyable. Le marché et le système financier refusent catégoriquement d'atteindre le pic d'efficacité afin de perpétuer la recherche du profit dans le cadre de l'ordre établi. Qu'est-ce que le pic d'efficacité ? Le plus haut degré d'efficacité technique possible à un moment donné. Ce n'est donc pas le plus haut degré d'efficacité abordable, mais le plus haut degré d'efficacité réalisable. La question n'a jamais été : « Avons-nous l'argent ? » La question a toujours été : « Disposons-nous des ressources et des capacités techniques permettant d'atteindre le pic d'efficacité ? » C'est tout ce qui a jamais importé. Le public d'aujourd'hui a du mal à croire que la technologie peut susciter l'abondance et permettre d'atteindre le pic d'efficacité, car nul ne l'informe clairement de ces sujets. Dans l'entourage des gens, tout vient renforcer l'idée que la rareté est un problème naturel dans le monde d'aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que la recherche du profit par l'industrie a toujours pour conséquence le sacrifice de la qualité de conception sur l'autel de la préservation monétaire. Si une entreprise veut être compétitive sur le marché, elle doit trouver un juste équilibre entre qualité et coûts. En clair, la qualité est sacrifiée. En raison de la nature du jeu capitaliste, aucune entreprise ne peut produire un produit tout en ayant pour but d'atteindre le pic d'efficacité. Cela lui coûterait beaucoup trop cher. C'est une des raisons pour lesquelles il y a tant d'aliments malsains et de produits de mauvaise qualité dans notre société. Quand l'on considère les gens qui constituent la majorité de la société,

c'est-à-dire qui appartiennent à la classe moyenne inférieure et à la classe en dessous, on ne peut que se dire que les entreprises sont obligées de réduire leurs coûts de production afin de permettre à ces gens d'acheter leurs produits.

J'habite à New York, dans un quartier très pauvre de Brooklyn pour être plus précis. Dans un rayon de six pâtés de maison autour de mon appartement, on trouve cinq boutiques qui vendent des produits à 99 cents. Ces produits sont constitués des matériaux les moins chers possible et leur efficacité est des plus réduite. Bref, c'est de la camelote. Ces produits n'auraient jamais dû être fabriqués. Pourquoi le furent-ils ? Parce que les gens n'ont pas les moyens d'acheter des produits durables. Et pourquoi ne peuvent-ils pas acheter ces produits ? Parce que le système du marché crée et perpétue également la stratification sociale. Les pauvres doivent exister afin que les riches puissent exister. Ainsi le niveau d'efficacité des produits est-il artificiellement et directement proportionnel au pouvoir d'achat d'une population donnée et, d'une manière générale, notre perception de leur qualité est fonction de notre statut social. La stratification de la qualité des marchandises reflète la stratification sociale. Il en résulte un immense et scandaleux gaspillage des ressources naturelles. Étant donné que nous vivons dans un monde qui prétend se soucier de plus en plus des problèmes environnementaux comme l'approvisionnement en ressources, le changement climatique dû à l'homme, la pollution, je trouve sidérant que personne ne parle de la plus grande destructrice de la biosphère et de la plus grande gaspilleuse de ressources qui soit, j'ai nommé la recherche du profit. Le capitalisme est fondé sur la libre recherche du profit par quelque moyen que ce soit. J'ai pris un taxi pour me rendre ici et le chauffeur m'a parlé des affaires qu'il traitait. À un moment, il a lancé une sorte de maxime : « Il n'y a pas d'amis en affaires. » Il a absolument raison. Mémorisez bien cette phrase : le capitalisme est entièrement fondé sur la libre recherche du profit par quelque moyen que ce soit. Ce n'est rien de plus qu'une stratégie de jeu. Ce culte de l'intérêt personnel génère une profonde irresponsabilité. Il existe plusieurs angles d'approche pour considérer ce problème, mais tenons-nous-en à la production délibérée de produits de qualité inférieure. Réfléchissez-y bien. D'un point de vue écologique, c'est complètement irrationnel. Il n'y a aucune raison valable justifiant la production délibérée d'un produit de faible efficacité, car il se cassera ou sera obsolète à courte échéance. En multipliant la production de ce genre de produit, on accroît d'autant le gaspillage et la pollution. Il n'en irait pas ainsi si nous avions pour objectif d'optimiser des produits relevant des dernières connaissances technologiques.

Et ceci nous conduit au dernier thème de cette section : la mythologie du marché. Nous avons parlé jusqu'à présent des mécanismes structurels du système, mis en évidence ses contradictions inhérentes et les problèmes qu'il engendre. Grâce aux avancées de la science et de la technologie, nous pouvons désormais considérer que le système monétaire est structurellement obsolète et qu'il ne sert qu'à empêcher le progrès social, sans parler du fait qu'il détruit la confiance, la confiance humaine dans l'environnement, mais il s'agit d'un autre sujet. Malheureusement, l'endoctrinement social qui sévit au sein du système de marché a suscité une mentalité qui soutient aveuglément les dogmes sociaux en vigueur, en dépit des graves problèmes que nous avons signalés. Les relations d'identité sont trop fortes. Elles évoquent le fait religieux à bien des égards. Tenter d'enlever la croyance dans le système de marché revient à tenter d'enlever aux gens leur croyance en Dieu. Ils refusent de se remettre en question. Lorsque nous sommes des petits enfants, nous tirons sur les vêtements de notre mère afin qu'elle nous achète des bonbons et il se peut qu'elle nous réponde : « Non, nous n'avons pas les moyens. » Ainsi, nous subissons l'endoctrinement dans le système monétaire dès notre plus jeune âge. En outre, étant donné que nos parents sont toujours obligés de lutter plus ou moins pour vivre, cette idée de lutte permanente s'est intégrée à notre psyché. Quant à ceux qui sont devenus riches, ils aiment à nous chanter les louanges du système. Ce comportement ne fait que renforcer leur aliénation et celle de ceux qui les écoutent.

Les trois endoctrinements psychologiques les plus importants sont la notion de propriété, la notion de motivation et leur rapport avec la liberté de choix. Commençons par la notion de propriété. L'économie

capitaliste est fondée sur l'idée que les propriétés peuvent s'échanger sur le marché. Même le travail que nous fournissons est considéré comme une forme de propriété. Le monde que nous connaissons est tellement inféodé au processus de vente et d'achat que la plupart des gens sont incapables d'imaginer un autre mode de fonctionnement des affaires humaines. La notion de propriété est souvent associée à celle des droits. Nos propriétés sont protégées par un système légal et si quiconque veut s'emparer de nos possessions, sa liberté peut lui être enlevée. Il existe même une industrie dont le rôle est de nous dire quels sont les biens que nous devons posséder. Il s'agit bien sûr de la publicité. Alors que notre monde est obsédé par la notion de propriété, rares sont les personnes qui se posent la question suivante : pourquoi la propriété existe-t-elle ? La réponse est pourtant simple : à cause de la rareté. La propriété est une conséquence de la rareté. Plus nous reculons dans le temps, plus la création d'outils et l'extraction des ressources naturelles s'avèrent difficiles et consommatrices de temps. Les hommes protègent leurs outils et leurs ressources car le travail qu'ils avaient occasionné et leur rareté les dotaient d'une immense valeur. Comme c'est une forme légale de protection, Les gens réclament le droit de propriété. La notion de propriété n'est ni une idée américaine, ni une idée capitaliste et elle n'est pas non plus liée à la libre entreprise. C'est une ancienne perspective mentale que des siècles de rareté ont rendu nécessaire. Si la rareté n'existait plus, la logique de la propriété deviendrait non pertinente.

Abordons à présent l'idée de motivation. La théorie nous dit que la recherche du profit est la motivation qui pousse une personne ou une entreprise à élaborer de nouvelles idées et de nouveaux produits qui sont ensuite vendus sur le marché. En d'autres termes, d'aucuns émettent l'hypothèse que si la technologie remplaçait la force de travail humaine, il en résulterait une abondance qui anéantirait chez les gens la motivation de servir l'intérêt général. Selon eux, la motivation financière est la clé du progrès. Cette hypothèse soulève deux problèmes. Premièrement, elle se fonde entièrement sur des valeurs projetées. Or, ces dernières sont les fruits d'une culture donnée. Ce n'est pas l'appât du gain qui a poussé Nikola Tesla, Louis Pasteur, Charles Darwin, les frères Wright, Albert Einstein et Isaac Newton à apporter leurs immenses contributions à la société. Tandis qu'un groupe de racistes lui lançait des pierres à la tête, Martin Luther King, marchant dans les rues de Birmingham, Alabama, se rendait-il à la banque pour toucher un chèque ? Si la théorie de la motivation financière était vraie, le monde ne compterait pas un seul bénévole. Or, en 1992, un sondage Gallup nous apprit que plus de 50 % des adultes américains faisaient du bénévolat au sein d'organismes sociaux. Ils y consacrent en moyenne 4,2 heures par semaine, ce qui donne un total de 20,5 milliards d'heures par an. Ce résultat est des plus étonnant ; je trouve en effet assez incroyable que les Américains consacrent autant de temps à des activités sociales, car le marché libre des États-Unis est le plus puissant du monde et l'idéologie capitaliste y est profondément enracinée. En dépit de la maladie de l'intérêt personnel, maladie générée par le système monétaire ; les hommes s'efforcent de s'entre-aider et donnent de leur temps à la société sans rien demander en retour. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que les pauvres et les gens issus de la classe moyenne sont plus enclins à faire du bénévolat que les riches. Permettez-moi d'insister sur ce point important : les plus altruistes sont ceux qui ont le moins d'argent. L'argent est donc une source de nuances psychologiques et culturelles. Plus vous avez d'argent, plus vous risquez de tomber « malade ». C'est un phénomène fascinant.

Deuxièmement, il est vrai que des inventions et des méthodes utiles sont les fruits de la soif d'enrichissement personnel. Ce qui signifie que l'intention sous-jacente à ces créations est étrangère à des préoccupations humanistes ou sociales. Ces créateurs sont motivés par la perspective de gagner de l'argent et non par celle d'améliorer le sort de l'humanité. Il y a donc un terrible hiatus. Comme nous l'avons signalé précédemment, les moyens par lesquels on obtient de l'argent dans notre système sont fondamentalement incompatibles avec le progrès social, car ils sont fondés sur la rétention délibérée d'efficacité. Je n'ai pas encore abordé le thème de la corruption traditionnelle qui sévit quotidiennement et est due à la soif d'argent. Ce cancer qui ne cesse de s'étendre génère indifférence envers tout ce qui est étranger à l'intérêt personnel, malhonnêteté, meurtres, escroquerie, vols, esclavage au travail, externalisation, entente sur les prix, collusion monopolistique, gaspillage outrancier, destruction environnementale, impôts illégaux, vols institutionnels, indifférence sociétale, délits d'initiés, distorsion psychologique engendrée par la publicité et

n'oublions pas la source la plus morbide de la motivation financière : la guerre. Voilà les fruits de la motivation financière.

Parlons à présent du mythe ultime : la liberté de choix. La plupart des gens cèdent aux sirènes du marché libre car il leur fait accroire que les possibilités sont infinies et qu'ils peuvent faire des choix innombrables. Devant la vaste stratification de biens et de services présentée par les médias et la publicité, les gens se disent que la liberté de l'individu existe réellement puisque de nombreuses options leur sont offertes dans l'absolu. En effet, s'ils entrent dans un magasin 25 sortes de détergents et 75 sortes de céréales enrobées de sucre s'offrent à leur choix. Mais ils tendent à ignorer que leurs existences sont gérées par deux partis politiques en moyenne. Ils ne se soucient pas du fait que 40 % des richesses mondiales sont détenues par 1 % de la population mondiale et qu'ainsi 99 % des habitants du globe ne pourront jamais obtenir les produits luxueux que peuvent s'offrir ceux qui constituent le 1 % de privilégiés. Par ailleurs, la majorité des gens semblent oublier qu'ils sont obligés de se préoccuper de leur survie pratiquement tous les jours et qu'une dictature privée les rend esclaves de leurs dettes. De plus, la plupart de nos décisions sont contrôlées par ceux qui appartiennent aux degrés hiérarchiques supérieurs, degrés artificiellement créés. Les économistes ne laissent pas de m'étonner quand ils disent : « Les gens peuvent choisir leur lieu de travail. » En fait, ce choix doit s'inscrire dans un cadre spécifique qui est déterminé par le niveau d'éducation des individus. Mais il est bien sûr toujours possible de se lancer dans les affaires comme nous le proposons tant d'amis. L'illusion ultime que nourrissent les Américains est que n'importe qui peut devenir Président des États-Unis. Cette illusion se perpétue comme les groupes élitistes se perpétuent. Ces élites dictent leurs lois au sein du monde des entreprises. La liberté de leurs employés est des plus réduite, car on les oblige à ne pas sortir du sentier battu. Oui, ils m'étonnent vraiment beaucoup tous ces grands économistes qui disent que nous disposons de la liberté de choix et pouvons choisir notre lieu de travail, car en vérité, rien n'est plus faux. Lorsque vous quittez l'université, un mur d'emplois s'offre à vous et vous devez trouver votre bonheur. Et voilà tout. Faites votre choix, mais n'oubliez pas qu'il est prédéterminé. Aussi, je vous pose la question, de quelles libertés parlons-nous ?

En fait, notre degré de liberté est proportionnel à notre pouvoir d'achat et les statistiques ont démontré que nous avons tendance à demeurer jusqu'à notre mort dans le milieu socio-économique dans lequel nous sommes nés. Si vous êtes né pauvre, il y a de fortes chances pour que vous le restiez. Pourquoi ? Parce que toutes les chances sont contre vous. Si vous êtes né riche, il y a de fortes chances pour que vous le restiez. Pourquoi ? Parce que toutes les chances sont de votre côté. Telle est la nature du système. Par exemple, si vous avez un million de dollars et les déposez sur un compte au taux annuel de 5 % d'intérêts, vous allez engranger 50 000 dollars par an, uniquement grâce à votre dépôt. Autrement dit, vous gagnez de l'argent uniquement à partir de l'argent. Le fric engendre le fric. Rien de plus. Cet argent supplémentaire ne récompense aucune invention, aucune contribution à la société, absolument rien.

En revanche, si vous appartenez à la classe moyenne ou inférieure, si vous avez peu d'argent, il vous faut obtenir un prêt avec intérêts pour acheter une maison que vous devez ensuite rembourser à la banque. Vous devez également lui payer des intérêts si vous voulez utiliser des cartes de crédits. Puis, en théorie, cette banque utilise cet argent pour payer les 5 % d'intérêts à la personne qui a déposé un million de dollars sur un compte. Cette équation est non seulement révoltante parce que l'usure d'intérêt sert à voler le pauvre pour donner au riche, mais aussi parce qu'elle perpétue la stratification sociale de par sa nature même. Ainsi, les classes inférieures demeurent pauvres en raison du constant fardeau de la dette et de la servitude qui les accable, tandis que les classes supérieures demeurent riches puisqu'elles peuvent accroître leur richesse en ne faisant rien. La seule idée que l'on puisse obtenir encore plus d'argent à partir d'une somme d'argent respire à la fois la drôlerie et la malhonnêteté. De même, il n'est pas étonnant que le monde soit gouverné par la collusion des cartels et des gouvernements, puisque, comme nous l'avons déjà dit, la concurrence n'est fondée sur rien de plus qu'une stratégie de jeu. En d'autres termes, la concurrence génère la corruption. Les économistes ont l'habitude de dire : « Le libre marché était parfait, puis les choses ont changé et maintenant nous nous retrouvons avec tous ces cartels. » Non, c'était fatal, car dans un environnement concurrentiel, le monopole est le seul garant du succès. Je trouve incroyable que nul ne

s'en rende compte. Peu importe le nombre de lois existantes pour combattre la domination d'un secteur ou d'une industrie par un cartel. Cela continuera de se produire. Quant à l'action coercitive des multinationales sur les gouvernements, elle est inarrêtable. En matière de stratégie de marché, mettre de son côté le gouvernement est en effet une étape naturelle. En vérité, année après année, le système économique mondial se rapproche du fascisme, plus précisément du fascisme inversé. On parle de fascisme inversé lorsque les sociétés commerciales contrôlent en secret la politique d'un gouvernement. C'est une tendance naturelle. Quand on jette un regard en arrière, on a le sentiment que les choses n'ont fait qu'empirer. C'est vraiment le cas. Ceci me conduit à la seconde partie de cet exposé.

## SECONDE PARTIE : LA CULTURE ET L'IMPÉRATIF BIO-SOCIAL

Je vais à présent emprunter un chemin de traverse. Si vous avez des questions à poser au sujet de la première partie, gardez-les en tête, car vous pourrez les poser lorsque viendra le moment des Questions/Réponses. Dans cette partie, nous allons traiter des problèmes concernant notre être physique et social. C'est à mes yeux un sujet de la plus haute importance et sa pertinence vis-à-vis de l'ensemble de cet exposé est, selon moi, incontestable. Malheureusement, à nouveau, la plupart des gens ne pensent jamais à ce genre de questions.

Si nous voulons emprunter les voies du changement social, il importe que nous ayons une compréhension claire de notre conditionnement, de notre biologie et de notre rapport à l'environnement. Comme je l'ai dit auparavant, quand on a pour but le changement social, les plus grands obstacles que nous ayons à vaincre sont l'idéologie traditionnelle, les identifications à telles ou telles choses et les dogmes, car ils ont été gravés dans la pierre, comme s'ils étaient immuables, par la culture établie. Ainsi, parmi ces idées, une particulièrement tenace affirme que les hommes possèdent une nature fixe, rigide, que leur comportement est tout simplement interchangeable. La logique veut donc que les structures sociales soient prisonnières d'un modèle d'ensemble qui ne peut être changé en raison de la nature de l'espèce humaine. Pour pouvoir répondre à cette assertion, nous devons d'abord prendre en considération les ramifications de la culture. Au sens social du terme, la « culture » peut se définir comme un ensemble d'attributs partagés. Il s'agit des valeurs, des buts et des usages qui caractérisent une institution, une organisation ou un groupe donné. Il est évident que nous sommes façonnés par le type de société dans lequel nous vivons, c'est un des mécanismes de la culture, et pourtant ce fait est rarement évoqué. Le type de langage que nous utilisons, les stratégies auxquelles nous avons recours pour survivre, notre façon de percevoir la beauté, les modèles familiaux, les traditions que nous perpétons, nos croyances religieuses profondément enracinées, les légendes et les mythes urbains qui définissent notre façon de voir les choses, sont autant d'exemples des caractéristiques arbitraires que nous avons hérité de la culture dans laquelle nous sommes nés. En vérité, si l'on creuse un peu, on se rend compte que toutes nos croyances et pensées existaient préalablement dans notre environnement. Un homme qui sort un revolver et tire sur une personne qui l'a insulté, a forcément appris à un moment de sa vie ce qu'est un revolver et comment presser sa gâchette. Mais il a commencé par déterminer ce qu'il considère comme étant des propos insultants. J'ai appris d'une façon ou d'une autre chaque mot que je prononce, chaque transmission de concept relève de l'accumulation collective de l'expérience. Si l'on emmène un bébé chinois juste après sa naissance dans une famille britannique vivant en Angleterre, cet enfant, en grandissant, adoptera la langue anglaise, voire un dialecte, l'accent anglais, les traits particuliers et les traditions de la culture britannique. Il va donc de soi que l'environnement dans lequel on vit exerce une grande influence sur notre comportement, mais ce n'est qu'une partie de l'équation, car nous sommes également biologiquement définis.

J'aurais beau consacrer un temps infini à un chat afin de lui enseigner l'anglais, il ne parviendra jamais à parler cette langue en raison des limitations inhérentes à son état biologique. Ces limitations sont fondamentalement définies par les gènes. Les gènes ont été découverts assez récemment et il y a eu beaucoup de spéculation sur leur spectre de pertinence. C'est dans le domaine de la biologie comportementale que la controverse fait rage. Ce champ d'étude a pour objet l'influence de la génétique

sur le comportement. L'idée selon laquelle les gènes sont la source possible des divers comportements s'est popularisée au XIX<sup>ème</sup> siècle. Une des premières conclusions qui se fit jour fut que les comportements anormaux, tels que la criminalité, pouvaient s'expliquer par les gènes des individus. Vous savez, c'est la vieille idée du « gène criminel ». C'est sous le signe de la morbidité que des opérations eugénistes, qui prirent la forme de stérilisations, eurent lieu afin de débarrasser la société, je cite, « des criminels, des idiots, des imbéciles et des violeurs ». Ceci implique que certaines personnes sont considérées comme étant, je cite, « mauvaises » de nature à cause de leur patrimoine génétique. On entend ce discours partout. D'aucuns disent qu'un tel « a le mauvais sang » ou qu'une telle est « diabolique ». Je trouve fascinant que ces simplifications sociales qui ont pour but d'expliquer le comportement des individus, soient en parfait accord avec la dualité primitive du Bien et du Mal que postulent presque toutes les religions établies. Le gène a, en l'occurrence, remplacé le démon satanique qui pouvait jadis posséder une personne. Les gens sont donc les esclaves de leurs gènes et certains d'entre eux ne peuvent s'empêcher de faire le mal.

Cependant, la recherche a progressé dans ce domaine et on a découvert que les gènes ne tiennent pas ce rôle. Les gènes sont des segments d'A.D.N. qui produisent des protéines. S'ils sont vitaux au fonctionnement de tout notre corps, en particulier du cerveau et du système nerveux, ils ne sont pas pour autant des initiateurs autonomes de commandements. Ils ne sont pas à l'origine du comportement, et cette phrase doit être interprétée stricto sensu. Selon les propres termes de Robert Sapolsky, professeur de biologie et de neurologie à l'Université Stanford, qui est également un anthropologue renommé, « les gènes sont rarement liés à la notion d'inéductibilité, surtout quand il s'agit des êtres humains, de leur cerveau et de leur comportement. Les gènes ont trait aux notions de vulnérabilité, de propension et de tendance. » En fait, il s'avère que le facteur déterminant en matière de tendances génétiques, particulièrement en ce qui concerne le comportement, est l'environnement au sein duquel vit le sujet. Ainsi, des recherches récentes ont démontré la possible existence du gène de la dépression. Toutefois, ce n'est pas parce que vous possédez ce gène que vous allez obligatoirement faire une dépression. Le déclenchement d'une réponse génétique de cette sorte nécessite l'apparition d'un fort stress environnemental, tel que la mort soudaine d'un être aimé ou un événement du même acabit. Autrement dit, il appert que c'est l'environnement qui déclenche la propension génétique existante. Même si vous avez une prédisposition génétique à une maladie particulière, il n'est pas certain que vous la contracterez. Une chaise dont l'un des pieds est cassé n'est pas dangereuse si vous ne vous asseyez jamais dessus.

En guise de variation sur ce thème, il est intéressant de savoir que l'environnement affecte même les grandes caractéristiques physiologiques, alors que l'on considère traditionnellement qu'il s'agit d'un domaine qui n'est concerné que par l'aspect génétique du débat sur l'inné et l'acquis. Une étude fut faite il y a quelques années à l'École de Médecine de Miami sur des bébés prématurés qui se trouvaient dans une salle de néonatalogie. Les instigateurs de l'étude décidèrent de simplement toucher quelques-uns de ces bébés plusieurs fois par jour. Le modèle d'alimentation demeura le même pour les deux catégories de bébés ainsi que tous les autres paramètres. Il s'avéra que les bébés qui avaient été touchés grandirent 50 % plus vite et étaient en meilleure santé que les autres. Ils sortirent de l'hôpital une semaine plus tôt que prévu. Quand on compara à nouveau ces bébés plusieurs mois plus tard, on constata que ceux qui avaient été touchés continuaient de jouir d'une meilleure santé que ceux qui ne l'avaient pas été. C'est incroyable. C'est une extraordinaire découverte à plusieurs niveaux, car elle démontre que la croissance hormonale génétiquement prescrite peut être profondément influencée par une expérience environnementale tout ensemble simple et subtile. De surcroît, il faut savoir que l'environnement peut non seulement déclencher les propensions génétiques ou influencer sur leur ampleur, mais également les réduire plus ou moins considérablement.

Il y a deux ans, une autre étude fut menée à l'Université de Princeton. Des scientifiques modifièrent génétiquement des souris en leur enlevant un gène clef de leur système neuro-transmetteur, plus précisément celui qui est lié à l'apprentissage et à la mémoire. Il en résulta que ces souris rencontrèrent de grandes difficultés lors des exercices sollicitant leur mémoire et leurs capacités d'apprentissage. Elles

eurent du mal à reconnaître de simples objets, leur odorat était altéré et elles ne parvinrent pas non plus à apprendre certaines choses qu'elles auraient facilement apprises si elles n'avaient pas été génétiquement modifiées. Une fois que leur incapacité fut confirmée et établie, les scientifiques placèrent les souris adultes cognitivement diminuées dans un environnement enrichi et stimulant. Avec le temps, ils découvrirent que ces souris parvenaient à surmonter petit à petit nombre de leurs incapacités d'apprentissage génétiquement produites, grâce à cette simple exposition dans un environnement sollicitant l'intellect. Nous pouvons donc en conclure que l'environnement est capable de rétablir des connexions neurologiques qui avaient disparues. Il s'agit d'un nouveau témoignage péremptoire concernant l'influence que l'environnement exerce sur notre cerveau et, partant, sur notre comportement. Nous sommes constamment façonnés, modelés par ce qui nous entoure et cela influe directement sur nos gènes et sur les choses qui nous sont innées. Ceci est très important. J'ai utilisé ces deux exemples pour illustrer le fait que l'environnement est indiscutablement le facteur le plus important déterminant notre comportement. L'acquis nourrit l'inné de différentes façons et du comportementalisme à la psychologie, excusez-moi, à la physiologie, la psychologie est certes concernée, mais plus encore la physiologie et la santé physique. Par conséquent, ils se trompent ceux qui croient que l'homme est l'esclave de sa biologie, surtout quand il s'agit de ses actes. Ce puissant mythe doit être combattu et discrédité. Lorsque nous aurons pris conscience de l'importance de l'environnement, nous serons beaucoup plus enclins à le changer. C'est la raison pour laquelle je tiens à parler de ce sujet. Hors contexte, mon discours peut vous sembler abstrait, mais il faut que vous reteniez que d'un point de vue biologique nous sommes les fruits de l'interaction entre notre environnement et notre biologie.

En guise de dernier exemple qui, selon moi, résume parfaitement l'immense pouvoir de la culture environnementale à laquelle nous sommes exposés, j'ai choisi de considérer le cas des enfants sauvages. Un enfant sauvage est un enfant qui vit à l'écart de tout contact humain depuis son plus jeune âge. Il est donc isolé de la société, plus précisément de la société humaine. Les exemples historiques de ce genre vont des enfants qui furent enfermés dans une pièce par leurs parents pendant des années aux enfants qui furent abandonnés dans la nature et « élevés », pour ainsi dire, par des animaux.

Je vais d'abord vous parler de Genie. Elle fut libérée en 1970 après qu'elle eut passé dix ans enfermée dans une pièce. Lorsqu'on découvrit son existence elle avait treize ans. Elle comprenait difficilement ce qu'on lui disait et ne savait prononcer que quelques mots. Elle ne mesurait que 1,37 mètre, ses yeux ne pouvaient voir clairement au-delà de 3,65 mètres, elle marchait d'une façon gauche et voûtée et était incapable de mâcher de la nourriture solide. Les psychologues et les scientifiques entreprirent immédiatement de rééduquer Genie en créant autour d'elle un environnement stimulant. Aussi commença-t-elle rapidement à surmonter un certain nombre de ses déficiences, mais en raison des graves traumatismes psychologiques qu'elle avait subis, un problème spécifique émergea et ce problème est directement lié à la raison d'être de cette seconde partie : il s'agit de son incapacité à apprendre le langage. Tous les êtres humains ont une prédisposition génétique pour l'acquisition du langage. Or, ce genre de cas nous démontre que si notre environnement ne sollicite pas cette prédisposition à un certain moment de notre vie, nos capacités linguistiques s'étioleront. Il est nécessaire que l'environnement stimule cette capacité. Je n'aurai de cesse de vous répéter que c'est une chose très importante.

Le calvaire d'une fillette a pris fin en mai dernier, en Russie. Elle fut enfermée dans une pièce avec des chats et des chiens durant plusieurs années, si bien qu'elle se comportait comme un animal. Elle ne savait pas parler, elle lapait les boissons qu'on lui donnait, prenait la nourriture avec sa langue et marchait à quatre pattes. Elle avait cinq ans quand elle fut délivrée, mais elle avait l'apparence physique d'une enfant de deux ans. C'est tout ensemble fascinant et horrible. Les enfants sauvages imitent donc des éléments de leur environnement qui nous semblent absolument inhumains.

Oxana Malaya, enfin, a également souffert de terribles négligences. Entre l'âge de trois ans et l'âge de huit ans, elle a vécu avec des chiens dans la partie arrière de la maison familiale. Elle dormait dans le chenil et quand elle fut délivrée on se rendit compte qu'elle avait adopté un comportement canin : elle aboyait,

possédait un odorat et une ouïe nettement supérieurs à la moyenne, elle mangeait de la viande crue, marchait à quatre pattes et ne connaissait quasiment pas le langage humain.

Ces exemples sociologiques nous invitent à prendre du recul afin de déterminer le plus petit dénominateur commun de ce qui est supposé être la nature humaine. Il n'est pas dans mon intention de nier que nous, les êtres humains, possédons une nature particulière. Néanmoins, il est incontestable que nous sommes doués d'une incroyable capacité d'adaptation à notre environnement, surtout lorsque nous sommes très jeunes. Nous sommes exceptionnellement malléables et des études ont démontré que nous nous adaptons aux choses que cautionnent et renforcent les conditions sociales que nous connaissons. Si les facultés bien connues de l'homme, telles que marcher debout, apprendre le langage, etc., ne sont pas stimulées par son environnement, elles peuvent fort bien ne pas se manifester. Je ne répéterai jamais assez que l'être humain est un organisme qui est le fruit d'une culture donnée. La qualité de la santé d'un individu et la nature de son comportement sont à l'image de l'environnement, de la culture et des influences sociales auxquels il est exposé. Il est d'une importance capitale que la société comprenne bien cela et en tienne compte. Si nous connaissions bien le système, l'environnement qui nous façonne, la nature du monde dans lequel nous vivons cesserait de nous sidérer. C'est un point crucial. En tant qu'individus, nous sommes constitués par les expériences de notre vie. Nous sommes à la fois les expressions ambulantes et les fruits des divers environnements que nous avons connus jusqu'à aujourd'hui. Lorsqu'il s'agit de survivre, seuls sont renforcés et exaltés par notre environnement les attributs comportementaux qui nous sont nécessaires. Une fois que vous avez compris cela, le monde corrompu qui vous entoure devient soudainement clair comme de l'eau de roche. Les hommes ne naissent pas cupides, corrompus et avec l'esprit de compétition. C'est le système social, c'est l'environnement dans lequel ils évoluent qui les rend ainsi. De même qu'une petite fille marche à quatre pattes et aboie parce que son environnement l'y incite, nous devenons corrompus et égoïstes parce que notre culture nous y pousse.

L'impératif social qui ressort de tout ceci est que nous devons absolument nous soucier de notre environnement social. Nous devons changer le système d'une telle façon qu'il ne suscite plus, ne cautionne plus et ne renforce plus les comportements socialement nuisibles. C'est la raison d'être du design social. Il est intéressant de souligner... Ici commence une sous-section. Il est intéressant de souligner que la compétition et la hiérarchie, qui dominent aujourd'hui, ne furent pas l'ethos dominant de la société humaine pendant la majeure partie de son existence sur cette planète. Avant la révolution agricole ou néolithique, qui eut lieu il y a environ dix mille ans, les sociétés de chasseur-cueilleur jouissaient d'une structure sociale égalitaire et donc non hiérarchique. Les valeurs sociales qui prévalaient étaient l'égalité, l'altruisme et le partage. L'arrivisme, la domination, l'agression et l'égoïsme étaient proscrits. Nous savons qu'il en était ainsi grâce aux recherches anthropologiques qui furent menées au cours du siècle dernier sur des vestiges de sociétés de chasseur-cueilleur. Je trouve fascinant que durant la majeure partie de l'existence de l'espèce humaine, 99 % des sociétés étaient non hiérarchiques, non matérialistes et avaient la sagesse de se contenter d'une richesse minimale, s'opposant ainsi à la culture de l'excès et de l'insatisfaction qui prévaut aujourd'hui. Cette réalité historique remet donc en question la notion selon laquelle la hiérarchie sociale est une tendance humaine naturelle. En vérité, c'est une condition sociale qui fut créée de toutes pièces. Selon Robert Sapolsky, les chasseur-cueilleur disposaient de milliers de sources sauvages de nourriture. L'agriculture changea tout cela : les hommes ne purent plus compter que sur quelques douzaines de sources de nourriture. L'agriculture engendra également le stockage des surplus de ressources. Il en résulta inévitablement des stocks inégaux qui donnèrent naissance à la stratification sociale et la pauvreté apparut avec les classes sociales. La base fondamentale de la hiérarchie sociale est la rareté réelle ou perçue. La hiérarchie sociale est un système formalisé d'inégalités qui sert de substitut aux conflits perpétuels qui autrement existeraient à cause des ressources rares. Comme nous l'avons mis en évidence, la société occidentale s'efforce de préserver la rareté. Il est facile de se rendre compte que les classes sociales se perpétuent inutilement. Mais le problème ne se limite pas à cela.

Une conséquence nouvelle du système en vigueur a parti lié avec la chaîne de causalité. Bien qu'elle soit presque cachée, aucun d'entre nous n'est épargné par cette conséquence, puisqu'il s'agit de l'impact que

ce système a sur notre santé. Des études ont en effet démontré que les personnes qui bénéficient d'un statut socio-économique élevé vivent plus longtemps, jouissent d'une meilleure santé et ont moins d'infirmités que celles qui appartiennent aux classes sociales inférieures. Ces études se présentent souvent sous la forme d'une échelle qualitative et l'on constate que de la classe sociale la plus haute à la classe sociale la plus basse chaque échelon de cette échelle socio-économique représente un changement de la qualité de la santé. En apparence, tout cela vous semble parfaitement logique, n'est-ce pas ? Quoi de plus normal, en effet, que les gens appartenant aux classes sociales inférieures aient souvent une mauvaise alimentation puisqu'ils ont un faible pouvoir d'achat, habitent généralement dans des zones polluées, bénéficient de soins de santé de piètre qualité et en raison de leur manque d'éducation ne prennent pas soin d'eux-mêmes comme ils le devraient ? Ces critères sont certes liés au niveau de santé, mais de nouvelles études ont démontré que quelque chose d'autre est en train de se passer et que cette chose contribue à l'augmentation de la morbidité (plus on descend dans l'échelle sociale, plus la morbidité s'aggrave) chez les personnes appartenant au bas de la hiérarchie sociale.

Une des études les plus documentées qui ait été menée sur ce sujet a été nommée « L'Étude Whitehall ». Elle a eu lieu ici, à Londres, plus précisément à l'University College de Londres et a utilisé le système du service civil britannique comme groupe sujet d'étude. Ces chercheurs ont découvert que l'on ne pouvait pas réduire l'échelle de la qualité de santé d'un pays industrialisé à un constat de mauvaise santé pour les classes défavorisées et de bonne santé pour les autres. Une chose nouvelle était en train de se produire. Rappelez-vous qu'ici, au Royaume-Uni, les soins de santé sont un service public et que, théoriquement, ils sont donc les mêmes pour tous. Or, ces chercheurs ont également découvert qu'il existait une distribution sociale des maladies, ce qui signifie que du haut en bas de l'échelle sociale le type de maladies que contractent les gens est lié à leur statut social. Ainsi, les membres des classes inférieures ont quatre fois plus de chances de souffrir d'une maladie cardiaque que ceux des classes supérieures. Si je me souviens bien, ces derniers contractent des mélanomes à force de rester allongés sur leurs yachts. J'ai trouvé cela assez amusant. Tel est donc le modèle structurel et, dans une certaine mesure, on peut dire que le système de santé s'avère inefficace. Gardez bien cela en tête : les maladies prolifèrent en dépit de l'existence d'un système de santé public. Même dans un pays qui possède un système de santé universel, plus le statut financier d'une personne est bas, plus elle risque de tomber malade. Pourquoi en est-il ainsi ? Il s'avère que le stress psychologique que génère l'inégalité sociale est responsable de cet état de choses. Je ne fais pas allusion aux sous-produits de l'inégalité que sont la mauvaise nutrition, l'insuffisance des ressources consacrées aux soins de santé et l'éducation insuffisante, mais à l'inégalité en elle-même. La subordination psychologique fait des ravages.

Une recherche concurrente menée par Richard Wilkinson de l'Université de Nottingham a mis en évidence que plus il y a d'inégalités de revenus dans une société, plus les taux de morbidité et de mortalité sont élevés et ce, indépendamment du revenu absolu. Ce constat n'est pas non plus lié à la qualité des soins de santé ou de la nutrition, même s'il est vrai que plus il y a d'inégalités de revenus dans une société, autrement dit, plus une société est stratifiée, plus on divise l'argent au sein d'une culture donnée, plus se produisent des problèmes de santé parmi les membres des classes supérieures et inférieures. Je tiens à ce que vous compreniez bien que je ne parle pas tant du rôle de l'argent que des ramifications psychologiques, du stress psychologique ou psychosocial générés par la hiérarchie sociale. Par ailleurs, et c'est une parenthèse, des travaux ont prouvé que plus il y a d'inégalités de revenus, plus s'accroissent les risques d'agression, de vol et de meurtre. Ce n'est pas tant l'augmentation de la pauvreté et des privations qui est responsable de ce résultat, mais l'augmentation de l'inégalité. Est-ce que vous comprenez tous bien cela ? C'est un point très intéressant et les États-Unis l'illustrent parfaitement, puisque c'est dans ce pays que l'on trouve les plus grands écarts en matière de revenus, le taux de criminalité le plus élevé du monde, la plus importante population carcérale du monde et, chose amusante, les États-Unis sont également la nation la plus agressive et la plus armée du monde. Voyez-vous ça ! Si l'on compare le système hiérarchique au système égalitaire, en d'autres termes, des individus égaux à des individus stratifiés, on constate que l'égalitarisme l'emporte sur le système hiérarchique, car n'y règnent ni le stress psychologique, ni de forts taux de criminalité et de morbidité.

En guise de conclusion à cette section - j'espère avoir été clair car c'est un sujet d'une importance capitale - on peut dire que les classes sociales sont non seulement une invention récente de la société humaine, mais qu'en plus il est scientifiquement établi qu'elles sont nuisibles à la santé de tout un chacun de par leur nature même.

Je veux conclure ce premier exposé en disant qu'il doit nous inciter à rechercher des alternatives. Il est indiscutable que l'essence même de notre société est intrinsèquement morbide, et si l'on ajoute à cela les autres points dont je vous ai entretenus, je pense qu'il est grand temps d'évoluer vers quelque chose de nouveau.

Traduit de l'anglais par Eric Hardy